Document generated on 04/24/2024 6:04 p.m.

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Une mésaventure intellectuelle

Julien Lefort-Favreau

Number 311, Spring 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/80460ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lefort-Favreau, J. (2016). Review of [Une mésaventure intellectuelle]. *Liberté*, (311), 58–59.

Tous droits réservés © Julien Lefort-Favreau, 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Une mésaventure intellectuelle

Avec lucidité, Monique LaRue convoque Hannah Arendt afin de cerner une controverse dont elle a été l'épicentre.

JULIEN LEFORT-FAVREAU

C'est en 2013 que *La leçon de Jérusalem* trouve son point de départ. Monique LaRue assiste à une projection du très bon film de la cinéaste allemande Margarethe von Trotta consacré à la controverse créée par Hannah Arendt à la publication, en 1963, de son livre *Eichmann à Jérusalem.* Le film agit comme un révélateur et elle décide alors de revenir sur « L'Affaire LaRue ». Rappelons les méandres de cette histoire, éclaircie par le professeur Dominique Garand dans nombre de publications.

MONIQUE LARUE
La leçon de Jérusalem
Boréal, 2015, 304 p.

En 1996, LaRue avait prononcé à l'Université de Montréal la conférence « L'arpenteur et le navigateur », où elle rapportait les propos d'un collègue écrivain défendant l'idée qu'une littérature nationale consistante et intègre devrait se méfier de l'emprise des auteurs « migrants » sur ses institutions. L'écrivaine avait choisi d'explorer le fonctionnement de ce discours identitaire plutôt que d'en réfuter chacun des arguments. Dans son texte, LaRue mettait en avant sa compétence de romancière, à l'écoute des mots des autres, déterminée à se « colleter au réel, à [s]'y cramponner et à y revenir sans cesse pour le saisir, car les mots, c'est connu mais on l'oublie si vite, peuvent nous emporter loin de la réalité, et ce n'est pas ce que nous voulons faire ici », rappelait-elle dans le texte. Elle n'aurait su mieux dire.

À ce moment-là, la revue *Vice Versa* s'apprête à mourir, peut-être signe que le transculturalisme et le concept d'écriture migrante comme pensé par Régine Robin ou Marco Miccone dans ses pages sont passés dans les mœurs et ont été acceptés par une communauté intellectuelle suffisamment large. Par ailleurs, le référendum a laissé au passage quelques cicatrices et les positions nationalo-identitaires de certains se sont crispées. Bref, LaRue arrive dans un champ miné où il est virtuellement impossible de faire usage de mesure ou encore d'ironie. Or, ces modalités du discours sont, me semble-t-il, le propre de la prose d'idées de LaRue. Elle pense en effet, par son essai polémique, brasser la cage d'une frange de l'intelligentsia québécoise qui dans la foulée du référendum ne *navigue* pas suffisamment, obsédée par la protection de nos quelques arpents de neige. Or, LaRue y fait visiblement preuve d'un esprit *trop* dialectique, car c'est l'inverse qui se produit : elle est violemment taxée de se « cacher derrière son personnage » pour émettre des opinions xénophobes. Certains, Lise Bissonnette qui n'a pas peur des *choses crues,* Réginald Martel et Pierre Nepveu, qui l'avait invitée à prononcer la conférence, se portent tout de même à sa défense.

Si le retour rétrospectif sur ces événements permet de donner raison à LaRue – on pourrait affirmer sans trop se tromper que la littérature québécoise est maintenant post-nationaliste –, on peut aussi remarquer la dureté du traitement qu'elle a subi à ce moment-là. D'où chez elle l'identification à Arendt, qui a vécu au début des années 1960 « la mésaventure intellectuelle d'une femme intelligente et imparfaite, qui se sert de son intuition, se fie à son jugement, développe sa réflexion et dit ce qu'elle pense dans sa langue naturelle et avec confiance, en se plaçant dans les conditions du dialogue cohérent et de la liberté de pensée, mais dans une époque où ces conditions ne sont pas réalisées ». Certes, le climat intellectuel du Québec post-référendaire n'est aucunement comparable aux débats entourant le procès d'Eichmann. La philosophe belge Chantal Mouffe distingue dans l'espace démocratique l'agonique de l'antagonique. Pour elle, le politique ne peut avoir lieu que si tous les adversaires du débat respectent minimalement la légitimité des parties adverses. Ça, c'est l'*agôn.* Par exemple, le discours de Bernie Sanders se prononçant en faveur de l'avortement dans une université de la *bible belt* fait sautiller l'aiguille de mon *agônomètre.* Les émissions de radio d'Éric Duhaime, elles, s'écartent des termes du débat raisonnable. Le débat autour de l'affaire LaRue nous rappelle que la noblesse des idées n'est pas universelle.

> Monique LaRue pensait, par son essai polémique, brasser la cage d'une frange de l'intelligentsia québécoise.

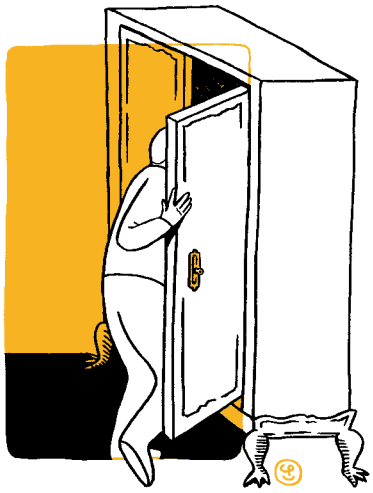
Au-delà du caractère martyrologique de son identification à Arendt, admirons surtout la pugnacité de LaRue,

qui s'entête à vouloir engager un *dialogue raisonnable* dans un climat, il faut bien l'admettre, parfois un peu étroit. Mais elle ne sombre jamais dans le délire de persécution typique des avatars d'Ovide Plouffe dont regorgent les salons littéraires du Bas-Canada. Elle tente plutôt, au fil des essais réunis ici, de tracer les contours de la vie intellectuelle d'une écrivaine à la fois reconnue et marginale. Au moment d'écrire ces lignes, sa *Leçon de Jérusalem* est d'ailleurs accueillie par un presque parfait silence. Louis Cornellier y a cependant consacré sa chronique du 24 octobre 2015. S'il reconnaît que l'affaire était un « pur délire » et loue « le grand style » de l'écrivaine, il soutient qu'elle pousse un peu le bouchon en taxant son collègue (et « tous les intellectuels nationalistes » qui contestaient alors les propos de Marc Angenot), l'interlocuteur de l'« Arpenteur », de « raciste littéraire ». « On se serait attendu à mieux de la part d'une victime d'accusations intempestives », conclut-il. Or, il me semble qu'à aucun moment LaRue n'accuse *tous les intellectuels nationalistes* d'être racistes. Cornellier est souvent beau joueur, mais il me semble ici que les faux arguments d'autorité et le sophisme trahissent les vieilles rancœurs. Il faut bien dire que le journaliste du *Devoir* a parfois la mèche courte sur la question nationale et son corollaire historique, la question linguistique.

La tentative de LaRue de dépeindre la vie de la pensée sans essentialisation ni pathos trouve également ses ramifications dans le chapitre « La qualité des langues », que n'aurait pas renié André Belleau et qui entre en résonnance avec les travaux de Benoît Melançon. Pour paraphraser ce dernier, LaRue donne des outils pour penser un rapport non-nationaliste à la langue. Si certains de ses arguments sur l'enrichissement du français québécois sous l'impulsion de l'immigration française à Montréal me semblent moyennement convaincants et sentent un peu le fond de tropisme hexagonal (les Français n'auraient pas peur, eux, de la musique de leur langue…), sa réflexion sur les implications pratiques du mélange des langues à Montréal, quant à elle, lui permet véritablement de s'inscrire contre un discours commun. Elle impose ici une « raison pratique » qui ne relève ni du purisme de la langue ni de la célébration de l'hybridation à tout vent. Contre un Cornellier dénonçant les « collabos » de la langue (oui, bon) ou contre un Christian Rioux qui décrit le rap des Dead Obies comme un « engouement suicidaire pour l'anglais » (oui, bon), elle cherche plutôt des solutions pour améliorer la qualité de la langue et de la pensée tout en tenant compte des changements démographiques. Je pensais en lisant ce texte à la phrase connue de Belleau : « Nous n'avons pas besoin de parler français, nous avons besoin du français pour parler. »

Une portion importante de *La leçon de Jérusalem* réfléchit sur les conditions de l'écriture, sur la volonté de LaRue de « *conduire sa vie* à travers les aléas de la création, les réalités de la compétition, et le battement sans retour de son horloge biologique ». L'auteure n'a certes pas une prise de parole radicalement féministe, mais elle démystifie le travail d'une écrivaine qui a dû enseigner et élever trois enfants. Elle se livre par ailleurs à une forme d'autobiographie intellectuelle où elle développe une éthique du roman comme distance face à soi : « Le romancier se tient au plus près de la porte fermée de son cœur. Il ne croit pas que la véracité ouvre cette porte, il n'a d'ailleurs aucun désir de l'ouvrir, il veut au contraire échapper aux autres dans l'absence à soi, car les autres font partie du soi. » On mesure, dans ces brefs propos, la distance de LaRue avec son époque, qui privilégie la mise en scène de soi. On peut même être rebuté par une prise de position qui a des effluves surannés. Je suis, pour ma part, loin d'être convaincu que la littérature contemporaine soit contaminée par le narcissisme. Mais comment ne pas être touché par cette femme qui expose et incarne le paradoxe qui consiste à tenter de saisir sa société par ses romans tout en reconnaissant que la fiction s'écarte de ce *dialogue cohérent,* celui-là même qui se faisait cruellement absent lors de la controverse dont elle fut l'actrice principale ? Comment ne pas être ému par cette magnifique nouvelle (« Trois femmes »), qui n'est pas sans rappeler la prose dense d'Alice Munro dont nous parlait Marie Parent il y a quelques mois, et qu'elle glisse ici entre deux essais comme un adieu à l'écriture de fiction ?

EN MILLE MOTS



Histoire du basilic, essai d'Olivier Dubouclez (Actes Sud, 2015).

La prose d'idées de LaRue ne suscite pas chez moi une adhésion immédiate. Sa fiction me fait d'ailleurs le même effet : *La gloire de Cassiodore* (2002) ou *L'œil de Marquise* (2009) ne sont pas des romans « plaisants », ils n'ont rien pour récolter les honneurs faciles et soulever l'enthousiasme des journalistes. Mais il fait bon s'accorder à sa pensée, certes un peu conservatrice, qui, sous les auspices du sociologue Pierre Bourdieu, ne cède pas un pouce aux dogmes et superstitions qui encrassent l'espace commun. Ancienne élève de Barthes, LaRue semble pratiquer un certain *neutre* qui a quelque chose d'un peu rugueux, de paradoxalement conflictuel, et qui fait honneur au genre de l'essai en forçant le lecteur à être constamment en alerte, toujours prêt à entamer la discussion. L

DESSIN : CÉLIA PORTET